

## M

Mon rendez-vous avec Walter n'était que pour sept heures. Je passai ma journée, non à flâner délicieusement comme je me l'étais promis, mais à résoudre un certain nombre de petits problèmes pratiques. D'abord, ce fut, à l'hôpital, la formalité de la levée d'écrou. J'eus, pendue après moi, toute une équipe de majors, d'infirmiers, d'infirmières. On eût dit que je partais pour les Antilles, au lieu de rester à Beyrouth. Les excellents procédés de ces braves gens n'empêchèrent pas qu'une de mes cantines se trouva égarée, et que je dus employer une bonne partie de la matinée à la retrouver. Puis, il n'y avait pas d'automobile libre. On me fit perdre une autre heure à en attendre une qui ne vint pas. Il était plus de midi quand on consentit, en désespoir de cause, à me laisser prendre une voiture. Lorsque celle-ci m'emporta enfin avec mes bagages vers les bâtiments de la Remonte, je poussai un soupir de soulagement.

J'avais connu le capitaine de Tavernost en Cilicie. Je n'avais pas besoin de la recommandation du colonel Prieur pour qu'il me connût la plus



belle chambre dont il pût disposer. Je procédai sans me presser à ma modeste installation, rendue plus modeste encore par le fait que je n'avais avec moi qu'une faible partie de mes bagages. Le reste — quelques tapis, quelques tentures, quelques livres — était demeuré au centre méhariste, à Palmyre. Il fallait bien quinze jours avant de compter les recevoir. Je m'arrangeai, en attendant, de mon mieux, avec la philosophie de quelqu'un qui, en sept ans, n'a pas dormi un jour sur ceux dans un lit. Celui qui s'offrait à ma vue dans ma nouvelle chambre me parut confortable. Les mailles de la moustiquaire semblaient suffisamment serrées. D'ailleurs, que sont de tels détails pour un homme qui porte en son cœur une joie pareille à celle qui remplissait le mien !

Les locaux de la Remonte sont situés à environ deux kilomètres du centre de la ville, sur la route de Damas, à droite, un peu avant d'arriver à la Résidence des Pins, habitée par le général haut-commissaire. Un tramway, qui fait halte juste devant, conduit en moins d'un quart d'heure en plein Beyrouth. Je ne pris pas ce tramway, et m'offris de nouveau le luxe d'une voiture. J'avais, le matin même, touché les deux mois de solde que j'avais pu laisser dormir pendant mon séjour à l'hôpital. Rarement, je m'étais trouvé aussi riche. En chemin, je procédai néanmoins, par acquit de conscience, à un rapide petit bilan. La course, de la Remonte à la ville, valait vingt-cinq



piastres, soit cinq francs. Ce serait donc une affaire de vingt francs par jour si je me laissais aller à prendre un véhicule chaque fois que j'aurais à faire ce trajet. Vingt francs ! Sept mille trois cents francs par an, le tiers de ma solde. Il ne pouvait en être question. Une seconde, je songeai à Hobson qui, lui, avait son automobile... Je ne mêlai cependant, je le jure, aucune aigreur à ces constatations élémentaires. J'acceptais de gaité de cœur ce grand principe des officiers français à l'étranger, qui a toujours été de faire mieux que leurs émules des autres nations, disposant de ressources deux et trois fois supérieures.

Il était un peu plus de six heures. Le crépuscule naissait, merveilleux. J'allai m'asseoir à la terrasse de l'inévitable Kursaal, dans un coin où Roche vint bientôt me rejoindre. Il était en compagnie d'un lieutenant de spahis, Blary, qu'il me présenta.

— Tu as vu Walter ? lui demandai-je.

— Oui.

— Ça marche pour le diner de ce soir ?

— Ça marche.

— Il n'a pas trop crié pour hier ?

— Il n'avait pas l'air content, surtout quand il a su à qui tu le sacrifiais.

— C'est toi qui le lui as dit ?

— Ce n'est pas moi.

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Puisque je te dis que ce n'est pas moi. Tu ne



connais pas Beyrouth. Tout s'y sait en un quart d'heure.

— C'est gai !... Enfin, Walter vient, c'est l'essentiel.

Et je me mis en devoir de me faire nommer par les deux compagnons les jeunes femmes qui bavardaient à la terrasse, entourées d'officiers, de syriens cossus, d'Anglo-Saxons à chemise échancrée, qui avaient à côté d'eux, posées debout contre le pied des tables, leurs raquettes de tennis.

— Ici, c'est la femme du consul d'Espagne. Là, la fille du président de la Confédération syrienne ; là, la femme du recteur de l'Université américaine. Voici M<sup>me</sup> Prieur, la femme du chef d'état-major, avec ses deux filles. Voici la femme du consul de Perse, la plus jolie femme de Beyrouth, avec la comtesse Orlof.

— Et celles-ci ? dis-je, désignant deux jeunes femmes identiquement vêtues de percale rose, et qui riaient comme des folles en suçant des sorbets.

— Ça, mon cher, deux amies, deux poules à Hobson, précisément. Il ne te les a pas encore fait connaître, le cachottier ? Il partage les faveurs de la première avec le directeur des douanes de l'Etat du Grand Liban, et il ferme les yeux sur le penchant qu'éprouve la seconde pour un splendide évêque de la mouvance de Damas. Oh ! tu sais, celui qui s'embête ici, c'est qu'il le veut bien. Tiens, le voici justement qui arrive, ton Anglais.



Hobson s'avavançait, rigide, entre les tables. Il alla vers les deux jeunes femmes en rose. Elles lui tendirent, riant toujours, des mains qu'il baisa. Presque en même temps, il se tournait de mon côté, comme si elles lui avaient signalé ma présence. Il les quitta et se dirigea vers notre table.

Je lui présentai mes camarades. Il y eut un échange de saluts assez secs.

— Vous dînez avec moi ?

— Pas tous les soirs, dis-je en souriant.

— Si, si, vraiment. Je suis avec deux dames qui désirent faire votre connaissance.

— Je vous assure, impossible. Pas ce soir. J'ai un invité.

— Demain soir, alors ?

— C'est que...

— Si, si, je veux. Venez me chercher chez moi, à huit heures je vous attends, sans faute. Ma belle collection de casse-têtes, il faut que je vous la montre.

— Entendu, dis-je, pour ne pas éterniser un entretien qui s'était poursuivi debout.

— Eh bien, fit Roche sur un ton un peu pointu, quand l'autre nous eut quittés, on peut dire qu'il en a réellement après toi. Il tient peut-être à te refiler l'amie de l'évêque.

— Au lieu de dire des stupidités, tu ferais mieux de continuer à m'apprendre les noms de toutes ces belles dames. Celle-ci, qui est-elle, avec son drôle



de petit chapeau de velours noir à couronne de marguerites blanches ?

— Son chapeau, dit Blary, un modèle de Lewis et Irène. Elle en est assez fière. C'est M<sup>me</sup> Nasri, une maronite.

— Et celle-ci, la blonde, qui s'évente avec le programme ?

— M<sup>me</sup> Elias, une grecque melchite, la femme du plus gros banquier de Beyrouth.

— Elle est charmante.

— Pas mal.

— Et celle-ci, en blanc, avec une bergère de paille de riz ?

— Un numero, Yolande ; elle dansait à Tabaris, il n'y a pas deux mois. Maintenant, elle est entretenue sur le pied que tu vois par Stilson, le représentant de la *Standard Oil*. C'est une très chic fille.

— On dit, fit Blary, que le père Camusot, le chef de la justice militaire, en est toqué et qu'il lui a proposé de l'épouser.

— Tu te figures comme elle marchera, dit Roche. Les appointements d'un chef de bataillon ! Stilson lui donne, par mois, plus que ne gagne le général de Lamothe.

— C'est vrai, fit Blary, qu'avec nos sacrées soldes nous sommes contraints de nous cantonner dans les femmes du monde.

— Et celle-ci, la brune, très mate de peau, avec ce grand capitaine d'artillerie ?



— C'est la femme d'un de nos camarades.

— C'est son mari qui l'accompagne ?

— Son mari, penses-tu !

Roche s'était penché et me parlait à l'oreille.

— C'est pour arriver à conclure, dit-il en terminant, par où j'ai commencé : celui qui s'embête ici, c'est qu'il le veut bien.

— Oui, dit Blary, C'est encore une de ces garnisons où j'aime mieux être célibataire que marié.

— Pourquoi ? dis-je en le regardant.

— Pourquoi ?

Il rit, et se mit à fredonner une chanson peu favorable à l'honneur conjugal de certains fonctionnaires des chemins de fer.

— Eh ! fit-il, s'interrompant et s'adressant à Roche, tu n'as pas besoin de me donner des coups de pied sous la table. Aucun de nous trois n'est marié, je pense ?

— Mais non, mais non, fis-je, bon enfant. D'ailleurs, il peut y avoir des exceptions.

— Evidemment, dit Blary, qui se rendait vaguement compte qu'il avait gaffé.

— Ah ! fit Roche, heureux d'avoir une occasion de couper court, voici Walter, enfin.

\*  
\* \*

Walter était en train de payer sa voiture, arrêtée devant la terrasse. Il le fit posément, puis, sans se presser, il pénétra dans l'allée médiane réservée entre les chaises et les tables.



Au bruit joyeux des conversations venait tout d'un coup de succéder le silence, un silence troublé seulement par le chuchotement de quelques voix qui murmuraient le nom du nouvel arrivant.

— Walter ! Le capitaine Walter !

Je savais que toute l'armée du Levant connaissait la réputation de héros que s'était acquise cet homme. Mais j'étais loin de me douter que cette réputation eût pénétré jusqu'à la frivole société qui venait de lui réserver spontanément le seul hommage dont elle pût disposer, celui du silence.

Lui, il avançait, indifférent en apparence, dédaigneux. Il me semblait, le retrouvant après deux mois, ne l'avoir quitté que la veille. Une main dans la poche de sa culotte rouge à double bande bleu-ciel, l'autre tenant sa cigarette, il avait sous le bras la mince badine de bambou que je ne lui ai jamais vu abandonner, même aux jours d'inspections par les généraux, même aux jours de bataille, alors que le pied nu pressant le col de son méhari, il lançait impitoyablement au plus fort de la mêlée sa bête bramante. Comme toujours, il portait son képi bleu à galons d'or un peu en arrière de la tête, cette terrible tête tannée par le vent du désert, à la barbe fauve, au front embroussaillé de sourcils sous lesquels les yeux, d'un bleu pareil à la flamme de l'alcool, avait un si curieux mélange de dureté et de douceur presque naïve. Son dolman de gabardine kaki s'ouvrait sur le gilet de campagne des officiers de spahis,



en drap rouge, avec les petits boutons d'or en forme de boules. Son pas avait le balancement que donnent les milliers de kilomètres accomplis à dos de chameau, à travers les steppes infinies.

— Walter, c'est le capitaine Walter.

Il passa près d'un officier supérieur qu'il toisa, avant de le saluer, impeccablement d'ailleurs. Le salut de Walter ! Il eût fait beau voir, d'ailleurs, que ce colonel y trouvât quelque chose à redire.

Il m'aperçut ainsi que mes deux compagnons. Il me fit un signe : « Attends-moi », puis, ayant gravi lentement les quelques marches qui, de la terrasse, menaient à l'intérieur du café, il se dirigea, tout au fond de la salle, vers le bar.

— Où va-t-il ? dit Roche.

— Les aviateurs occupent le bar, dit Blary. Ils ont avec eux, ce soir, deux pilotes de l'escadrille de Deir-*ez-Zor*, Mathé et Contis. C'est à eux que Walter va dire bonjour.

Au fur et à mesure qu'il les dépassait, les groupes, derrière Walter, reprenaient leurs conversations. Et c'était maintenant son nom que j'entendais, avec une sorte d'immense orgueil, répété dans chacune d'elles.

— Il n'a pas l'air de se prendre pour rien, murmura un lieutenant du 415°.

— Il en a le droit, répliqua un capitaine du même régiment.

— Qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire ? demanda, avec une moue, la jolie M<sup>me</sup> Elias, vexée



de l'éclipse passagère que cet intrus lui faisait subir.

— Beaucoup de choses, madame, dit gravement un lieutenant de vaisseau.

— Mais encore ?

— Si nous sommes assis confortablement à cette terrasse, en train d'admirer votre beauté, et de deviser en buvant des choses fraîches, c'est à des hommes comme celui-là que nous le devons.

— Ah ! disait à la table voisine, M<sup>me</sup> Nasri à sa cousine, la brune M<sup>me</sup> Asfar, je ne l'ai jamais caché, j'ai toujours eu en horreur les hommes à barbe. Mais, celui-là, il couperait la sienne, ce serait vraiment un grand dommage, n'est-ce pas, chérie ?

Et, tournant le plus simplement du monde le dos à leurs compagnons, elles disposèrent leurs chaises de façon à ne pas perdre un geste de Walter qui, pour l'instant, perché sur un tabouret du bar, choisissait la paille de son cocktail, et en faisait voler le mince étui de papier fin.

— J'étais avec lui à Aintab, expliquait le capitaine d'artillerie à la dame en robe blanche qu'il escortait. On disait que le colonel Andréa avait refusé de prendre le commandement de la colonne d'investissement, tant qu'on ne lui avait pas donné Walter pour commander la cavalerie.

— Oui, mon capitaine, dit un lieutenant, mais pour le donner à la colonne Andréa, il fallut le



retirer à la colonne Debievre. J'étais là, et je vous jure que le colonel Debievre fit un beau tapage.

— Il paraît qu'il a horreur des femmes, dit la femme du recteur de l'Université américaine.

Les officiers se mirent à rire.

— C'est peut-être une des raisons, madame, qui lui ont permis d'avoir tant de palmes à sa croix de guerre.

— Combien en a-t-il ?

— Quatre ou cinq. Mais il a deux fois plus d'étoiles. Et, vous savez, c'est cela surtout qui compte.

— Connaissez-vous l'histoire d'une de ses étoiles ?

— Non. Eh bien ?

— C'était après Marash, où Walter protégea la retraite dans les conditions que vous savez. Le général Gouraud était en train de passer l'inspection des troupes. Une des étoiles de la croix de Walter, mal cousue, vint à tomber. « Prenez une de celles-ci pour la remplacer », dit Gouraud en lui désignant sa manche vide. Voilà pourquoi il y a sur le ruban de la croix de guerre de Walter une étoile qui n'a pas la dimension réglementaire.

— C'est lui qui a repris aux Turcs El-Hamman, le plus sale poste que j'aie jamais vu, dit une voix.

— Il était à Bozanti, dit une autre.



— Naturellement. Et aussi à Ourfa.

— Et à Killis.

— Et à Meiseloun.

Je me taisais. J'écoutais avec une joie infinie ces voix de femmes, ces voix d'hommes, occupées, il n'y avait pas dix minutes encore, des pires niaiseries, et qui, soudain recueillies, soudain graves, composaient maintenant le plus magnifique concert de louanges à l'adresse de mon ami. Aintab, Meiseloun ! C'étaient là les noms illustres de l'épopée syrienne, les seuls que ces oisifs eussent retenus. Mais que sont les coups d'épée fulgurants à côté du sublime effort quotidien ? Qu'est le brusque risque du combat à côté de la poussière innombrable de souffrances pour lesquelles aucune étoile ne brillera jamais sur la croix de guerre de Walter : le cri de la pauvre sentinelle anonyme égorgée dans la nuit ; l'ami mort de fièvre au cours d'une halte, et dont on ne peut ramener le corps et qu'on enterre n'importe où, et dont les troupeaux des nomades froisseront éternellement les misérables os ; le puits vers lequel on s'est hâté trois jours, et qui est tari ; les sinistres bédouins qui surgissent, l'espace d'une seconde, sur la crête d'une dune, et dont on ne sait s'ils annoncent une tribu amie, ou s'ils sont les éclaireurs d'une troupe de pirates vingt fois supérieure en nombre aux soldats qu'on commande ; les ordres qu'on donne, qu'il faut donner, alors qu'on ne sait pas si soi-même on aurait la force de les exé-



cuter... Ah ! Walter, mon cher Walter, si bourru et si bon, si simple et si grand !

Je commençais cependant à trouver qu'il n'en finissait pas, avec ses aviateurs.

— Le voici, dit Blary.

Kaled, le lévrier de Walter, le précédait. Il me flaira, me reconnut, bondit sur moi ; je caressai son mince crâne d'oiseau, ses petites oreilles, coupées ras pour éviter les morsures du renard.

— Enfin, te voilà. On peut dire que tu ne t'es pas pressé de venir nous retrouver.

Il nous serra la main, prit une chaise. Aucune jolie femme venant s'asseoir à côté d'eux n'eût donné une impression analogue à l'orgueil que je sentis alors chez Blary et chez Roche.

Walter, cependant, n'avait pas répondu à ma phrase. Et, comme je la répétais :

— Comment va ton bras ? me demanda-t-il froidement.

— Mieux. Et toi, comment vas-tu ?

— Bien, je te remercie.

Son ton était de nature à m'ôter toute illusion. Walter me boudait. Immédiatement, je n'eus qu'un désir : avoir, le plus tôt possible, une explication avec lui.

— Où dinons-nous ?

— J'ai retenu une table à Tabaris, dit-il. Nous partirons quand tu voudras.

— A tes ordres.



— Est-ce que vous nous accompagnez ? demanda-t-il aux lieutenants.

— Nous vous remercions, mon capitaine. Mais nous avons invité au cercle des camarades de passage.

— A ce soir, alors. Nous finirons bien par nous rencontrer dans une boîte quelconque.

A Tabaris, l'établissement le plus élégant de la ville, nous retrouvâmes, déjà installés pour le dîner, une bonne partie des habitués du Kursaal, dont Hobson avec les deux jeunes femmes en rose.

Pendant les dix premières minutes, nous n'échangeâmes pas un mot. Je sentais chez Walter la volonté délibérée de me faire une scène. Mais il ne voulait pas commencer. Il attendait un prétexte. Incapable de voir davantage se prolonger cette situation, je me décidai à le lui fournir.

— Alors, tu pars demain en permission ?

— Oui.

Il jouait avec son couteau.

— Ma place est retenue. J'aurais pu évidemment retarder mon départ, si...

— Si ?

— Oui, le retarder de quatre ou cinq jours, par exemple, pour avoir l'occasion de m'embarquer avec toi. J'y comptais même un peu.

— Comment pouvais-tu y compter ?

— C'est assez simple. De l'hôpital, dans les débuts, tu as bien voulu écrire à tes anciens camarades de Palmyre. C'est ainsi que nous avons su



que la date probable de ton départ en convalescence aurait lieu fin avril. Puis, tes lettres se sont arrêtées. Nous nous sommes ingéniés, alors, à avoir de tes nouvelles d'une autre façon. Nous avons su que tu allais bien, que ta sortie de l'hôpital ne serait pas retardée. La date de ma propre permission approchait. Je suis donc parti pour Beyrouth avec l'idée de voyager avec toi jusqu'à Marseille, peut-être même jusqu'à Paris. Voilà.

Je gardai le silence. Walter s'occupait à desserrer le collier de son lévrier. Je vis que, de nouveau, ce serait à moi de parler.

— Tout le monde va bien, là-bas ?

— Où ?

— A la compagnie, parbleu.

— Tu es bien aimable. Tout le monde va bien.

— Roussel ?

— Bien.

— D'Hollonne.

— Bien. Il partira en permission à mon retour.

— Le petit Ferrières ?

— Il a eu les fièvres en arrivant, puis, pendant trois jours sur l'Euphrate. Maintenant, il est tout à fait d'attaque. Je crois que ce sera quelqu'un.

— Il a de qui tenir.

— Comme tu dis.

— Et toi ?

— Moi ?

Walter eut un rire silencieux :



— Tu n'as qu'à me regarder.

— Vous vous êtes beaucoup remués, ces temps-ci ?

— Pas mal. Quand tu as été blessé, la colonne contre les Rouallah touchait à sa fin. Je crois que les voilà tranquilles pour quelque temps. On nous a fait faire, alors, un petit oblique à gauche en direction de l'Euphrate, que nous avons franchi entre Meyadin et l'embouchure du Khabour. Il s'agissait de surveiller le passage des Chammar dans leurs zones d'estivage. Et puis, une de leurs tribus nous avait enlevé un poste. Nous avons marché dans leur direction.

— En une seule colonne ?

— Non, en trois. Roussel, qui te remplace, a pris la droite, jusqu'à Abou-Kemal, puis est remonté en longeant la frontière anglaise ; d'Hollonne a suivi la rive gauche de l'Euphrate jusqu'à Rakka. Nous croyions que c'était lui qui aurait le moins à faire. Moi, avec Ferrières et le reste de la colonne, j'ai marché sur Hassetché où j'avais donné rendez-vous à Roussel. J'ai dû l'y attendre huit jours.

— Pourquoi ?

— Parce que, se croyant en avance, il s'était autorisé à pousser une petite promenade jusqu'au Tigre. Tu connais Roussel.

— Et il n'a pas eu d'ennuis avec les Kurdes ?

— Rien. Il n'a pas perdu un homme, ni un chameau. Moi non plus, d'ailleurs. C'est d'Hollonne



qui a failli trinquer, tout de suite après nous avoir quittés.

— Il s'est accroché avec les Bkeyer ?

— Justement, dit Walter, me lançant un regard où je vis une espèce de satisfaction émue, avec les Bkeyer. Tu n'as donc pas, depuis trois mois, tout a fait oublié les noms de ces messieurs ?

— Je parie que c'est Ali Bjoun qui commandait ces Bkeyer-là ?

— Nous avons de bonnes raisons de le croire, bien qu'il ait omis de laisser sa carte. D'Hollonne n'avait que quarante hommes. Les Bkeyer étaient trois cents. D'Hollonne a réussi à passer. Mais il a eu des morts : six indigènes, deux Français, dont Franceschini.

— L'adjudant Franceschini est mort ?

— Il est mort. Hier, dans les bureaux, je me suis occupé de lui, de la proposition que j'ai faite en sa faveur pour la médaille militaire. Obtiens-tu satisfaction ? Je ne sais. On ne nous aime pas beaucoup, dans l'état-major. Nous gênons les faiseurs de rapports qui représentent le pays comme pacifié.

— Et, fis-je, esquivant l'allusion, les assassins du brigadier Lacaze, avez-vous fini par les trouver ?

— Oui, dit-il, je les ai eus.

— Comment cela ?

Il ricana :



— Ma parole, tu trouves encore le moyen de t'intéresser à d'aussi piètres choses ?

— Comment les as-tu eus ?

— Oh ! d'une façon bien simple. Entre Tell-Kaoukeb et Hassetché, nous avons eu pour guide un bédouin Taï. Or, le soir, au bivouac, voici que notre homme, par mégarde, laisse tomber son couteau... le couteau de Lacaze.

— Alors ?

— Alors, j'ai dit qu'on le laissât seul avec moi, et deux méharistes, deux gaillards solides, deux amis de Lacaze, tu comprends.

— Je comprends. Il a parlé.

— Il a parlé. Les assassins étaient des Taï, d'une tribu qui campait précisément dans le voisinage. J'ai opéré moi-même avec dix hommes, et Ferrières, dont il faut faire l'éducation. Tu vois d'ici la scène : Le petit jour ; une minuscule tribu, vingt tentes à peine, les chiens qui crient, les femmes qui fuient de tous côtés ; les hommes qui s'empêtrent dans les cordes des tentes. Ça n'a pas duré cinq minutes. Les assassins étaient quatre.

— Tu les as eu vivants ?

— Vivants. Et j'ai su qu'à Alep, devant le peloton, ils n'ont pas flanché les bougres.

Tout en parlant, il ne perdait pas un détail de l'effet que produisait sur moi son court récit. Ses yeux brillèrent.

— Cela te fait donc quelque chose encore ! murmura-t-il.



Nous vidâmes nos verres en silence. Les mêmes souvenirs étaient en train de passer devant nos yeux.

— Mon méhari, demandai-je, qu'est-il devenu ?

— Lequel ? Mechref ?

— Oui, Mechref.

— C'est Ferrières qui le monte. Il n'est pas malheureux.

— Ah ! c'est Ferrières.

La voix de Walter se fit profonde.

— Ces animaux sont extraordinaires. Dans six mois, dans un an même, je puis te l'assurer, tu reviendrais parmi nous, Mechref te reconnaîtrait.

Et, comme je ne répondais pas :

— Mechref te reconnaîtrait, répéta-t-il.

Je continuai à me taire. Walter frappa bruyamment la table.

— L'addition, cria-t-il. Et fichons le camp ! Voilà une heure que nous sommes dévisagés comme des bêtes curieuses par tous les gens qui nous entourent. Bien du plaisir, à toi qui vas désormais vivre ici.

Dehors, nous prîmes une voiture.

— A l'hôtel Bassoul, commanda Walter.

Devant l'hôtel, il me dit :

— Je vais enfermer le lévrier dans ma chambre. Je reviens tout de suite. Paie la voiture.

Quand il fut de retour, nous nous mîmes à marcher de long en large sur la corniche de l'avenue des Français. La nuit était chaude et humide.



Un brouillard épais se levait sur la mer. A nos pieds, nous voyions se diluer et se reformer les franges blanches des vagues.

Soudain, Walter s'arrêta, s'accouda au parapet.

— Alors, dit-il, c'est donc vrai ?

— Quoi ?

— Tu ne reviendras jamais là-bas, avec nous ?

— Je suis fatigué, répondis-je. Les médecins...

Il ne m'écoutait pas. Maintenant que l'obscurité cachait ses traits, je sentais qu'il s'abandonnait tout entier à son émoi.

— Toi, rester ici, toi ! C'est impossible. Toi, à Beyrouth ! Qu'y feras-tu ?

— Ce n'est pas la besogne qui manque dans le service où je suis affecté, dis-je, un peu agacé. Et, le reste du temps, je saurai me créer des occupations. Je travaillerai pour moi.

Il éclata de rire.

— Tout, je t'en prie, tout, mais pas d'hypocrisie. Tu travailleras ? Comme tu as dit cela ! Ils sont tous les mêmes. Tu travailleras, à Beyrouth ! Où travailleras-tu ? Quand travailleras-tu ? A quoi travailleras-tu ? Tu en as connu beaucoup, dis-moi, qui ont préparé l'Ecole de guerre ici, ou autre chose ? Tu ne sais donc pas quel est le climat, l'atmosphère de cette ville ? Ils vous brisent. Ils vous annihilent. De votre volonté, ils font une sorte de charpie moite. On dit ça en arrivant, travailler. Ta vie ici, veux-tu que je te dise ce qu'elle va être, moi ? Ou plutôt, dis-le toi-même. Combien



d'heures as-tu passées dans les cafés depuis deux jours ? Allons, combien ?

— Comme c'est malin, fis-je ! Je ne suis pas encore installé. Dans huit jours...

Il secoua la tête.

— Dans huit jours, si tu en as encore la force, tu reconnaîtras que j'ai dit vrai. En tout cas, d'ores et déjà, tu n'auras plus celle de réagir. Tu te seras déjà abandonné à ton piètre sort : le matin, une heure de bureau, pour la forme ; l'après-midi, citronnades et tennis avec les petites jeunes filles aigres ; à sept heures, cocktails avec les femmes mariées plus ou moins jeunes ; la nuit, whisky, et les filles de music-hall à qui tu iras demander la dispersion du vague à l'âme que t'auront laissé tes flirts du jour, voilà.

Son parti pris était par trop visible ; la caricature qu'il était en train de me tracer contrastait par trop avec les sévères perspectives qui m'avaient été ouvertes, la veille, par le grave colonel Prieur.

— Tu exagères, dis-je en riant.

— J'exagère, fit-il. Je voudrais exagérer. En attendant, j'ai peur pour toi, peur, tu m'entends.

Cette même phrase revenant deux fois, en deux jours !... Je tressaillis de façon assez désagréable.

— Je voudrais bien savoir ce que tu redoutes tant ?

Il haussa les épaules.

— Eh ! le sais-je. Un exemple. Tu es depuis



deux jours à Beyrouth. Tu as pu te rendre compte qu'il était difficile d'y vivre à moins de cent francs par jour. Ces cent francs, ces quarante mille francs par an, les as-tu ?

— Je voudrais que tu me dises, fis-je aigrement, comment font ceux de nos camarades — et ils doivent être nombreux — qui ne les ont pas.

— Tu te trompes, dit Walter qui parlait maintenant avec un calme qui me frappa. La plupart des officiers de Beyrouth ont un peu de fortune. Venus en Syrie pour faire des économies, ils y mangent leurs quatre sous. Il y a ceux qui n'ont rien, je sais bien. Alors, ou bien ils font des dettes, ou bien ils traînent dans leurs popotes une existence que tu ne pourras jamais supporter, je te le dis, rien que pour avoir vu, tout à l'heure, à Tabaris, la façon dont tu consultais la carte des vins.

Il réfléchit, et ajouta :

— Il y a, je sais bien, une troisième catégorie, les mariés. Mais, de ceux-là, je ne veux pas même m'occuper.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont plus d'officier que le nom. Je posai ma main sur son bras.

— Walter, fis-je, écoute-moi.

— Quoi ?

— Walter, je ne t'en veux pas de la dernière phrase que tu viens de dire. Je t'en veux d'autant moins qu'il me souvient l'avoir dite, moi aussi.



Tu te rappelles, c'était à Alep. On venait précisément de nous apprendre le mariage d'un de nos camarades, Baranger. Dirais-tu aujourd'hui la même chose, si l'on venait t'apprendre mon mariage, à moi ?

— Oui, fit-il, pourquoi changerais-je d'avis ?

— Parce que, depuis, le capitaine Baranger est tombé en brave, à l'assaut d'Aintab.

— Mourir est une chose, dit-il. Etre officier en est une autre. Ce que j'ai dit de Baranger, je le dirai pour toi, et encore plus.

— Encore plus ?

— Oui, parce que Baranger, lui, était de la coloniale. En se mariant, il ne sacrifiait pas ce que tu sacrifierais, toi.

— Quoi, que sacrifierai-je ?

Il me prit la main, et sur un ton dont je me souviendrai toujours, ton où le reproche se mêlait à l'émotion de façon à faire surgir les plus rebelles larmes :

— Lucien, dit-il, Lucien, as-tu donc pu oublier ainsi, en si peu de jours, nos trois années de vie commune !

Il me sentit faiblir. Il poursuivit :

— Que viens-tu de me dire ?... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'une supposition ? Te marier, c'est impossible. Un homme comme toi, comme moi, ne se marie pas. Ce n'est pas vrai ?

Je baissai la tête.

— C'est vrai, dis-je.



Il ne fit pas un geste. Je l'entendis simplement murmurer :

— Alors, je comprends, c'est fini.



— Entrons là, dit Walter.

C'était bien la sixième fois que nous repassions devant les ampoules électriques de ce café-concert. Je suivis en silence mon camarade.

Sur l'écran, tout au fond de la salle, un film zigzaguait. Nous eûmes de la peine, dans cette salle obscure et enfumée, bondée de monde, à trouver une table vide. A peine venions-nous de nous y installer que, brutale, la lumière surgit. Nous pûmes tout voir : l'orchestre, les groupes pressés autour des tables, l'espace ménagé au milieu, et où, tout à l'heure, on danserait.

L'assistance était composée d'indigènes qui fumaient placidement leurs narguilés, de sous officiers, de quelques officiers. Au nombre de cinq ou six, les danseuses et les chanteuses de l'établissement, vêtues de leurs costumes de *travail*, allaient et venaient de table en table, promenant leurs sourires fatigués, poussant sans ardeur le client à la consommation.

La salle était bâtie sur pilotis, au-dessus des flots. Par les baies noires du fond, le bruit de la mer pénétrait, et son odeur iodée, pleine de re-



lents de vase. Al ! pourquoi Walter m'avait-il conduit dans cet endroit !

Un garçon vint à nous.

— Ce que tu voudras, lui dit Walter. Donnons ce que tu voudras. Des peppermints ? Va pour des peppermints.

Maintenant, il regardait le morceau de glace qui fondait dans la liqueur verte, teignant de buée grise le bord du verre.

— Walter, murmurai-je, Walter.

— Marié, toi, marié ! dit-il.

Sa voix n'avait plus les éclats de colère de tout à l'heure. Il dit encore :

— Marié ! Tant que tu ne n'as pas eu dit ça, j'ai espéré. J'ai pensé que tu nous reviendrais. Maintenant, c'est fini.

Il répéta :

— Fini.

La toile de l'écran se repliait lentement, découvrant une scène étriquée. Le cinéma faisait place au concert. Une chanteuse en robe violette venait de surgir. Parmi le tohu-bohu des verres, des bouteilles, de la musique, d'une triste voix élimée, elle détaillait son morne refrain :

*Y a queq'chose qui dure toujours,  
C'est l'amour ! C'est l'amour !*

Renversé sur sa chaise, scandant les paroles de



petits coups de sa badine sur le marbre de la table, Walter, maintenant, fredonnait :

*Y a queq'chose qui dure toujours.*

— Viens, m'écriai-je, saisi par l'horreur de la minute. Que faisons-nous ici ? Allons-nous-en.

Il éclata de rire.

— Eh ! tu m'ennuies. Va-t'en, si tu veux. Et puis, je tiens à te présenter à Maroussia, tu sais. C'est une excellente fille. Elle va venir nous dire bonjour, elle a fini son numéro. Les choses qu'elle nous dira nous changeront un peu. Nous en avons besoin.

— Walter !

— Une excellente fille, te dis-je. De quoi te formalises-tu ?

Sa voix se fit âpre et profonde.

— Ces femmes-là, vois-tu, ce sont nos vraies femmes, à nous, les bledards. Une nuit passée auprès de l'une d'elles, et nous voilà vaccinés, dégoutés pour longtemps des bêtises plus compliquées qu'on peut perpétrer auprès des animaux de leur espèce.

*Y a queq'chose qui dure toujours,  
C'est l'amour.*

Maintenant, Maroussia était assise entre nous deux. Elle était fine, avec un regard craintif, et de drôles de petits cheveux roux, coupés court. On ne pouvait voir cette chair misérable sans penser aux



médiocres sommes d'argent qui donnaient le droit de la polluer.

Au bout de quelques minutes, elle dit timidement :

— Il va falloir que je vous quitte.

— Pourquoi ? dit Walter, tiré de sa rêverie.

— Parce que...

— Pourquoi ?

— Parce que — elle rougit — on me fait signe, là-bas ; des messieurs qui boivent du champagne. Je dois aller avec les gens qui boivent du champagne.

— Charmantes mœurs, fit Walter en éclatant de rire.

Il frappa sur la table.

— Six bouteilles de champagne, ici, je dix six. Et je tiens les bouteilles vides à la disposition des messieurs qui désirent avoir à leur table M<sup>lle</sup> Maroussia.

Sous le choc d'une commande aussi miraculeuse, patron et garçons s'empressaient autour de nous. Fière des regards d'envie que lui jetaient ses compagnes, Maroussia me poussa le coude en désignant Walter.

— Il est rigolo, dit-elle.

Maroussia buvait sa coupe de champagne. Par deux fois, j'avais vidé la mienne dans le seau à glace. Walter, coudes sur la table, menton dans les mains, se taisait. La fumée et la poussière étaient si denses que les lampes électriques n'ap-



paraissaient plus que comme à travers une taie de papier jaune.

Soudain, Walter poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Mon Dieu, fit-il, à cette heure, comme elle doit être belle, la lune qui se lève au-dessus de Palmyre.

— Palmyre, répéta Maroussia.

Elle reprit, fixant sur Walter un regard extasié et timide :

— Moi, je ne suis allée que jusqu'à Baalbeck. Nous sommes partis de nuit, avec des messieurs d'ici qui avaient beaucoup bu, et qui étaient trop gais pour avoir envie de se coucher. Il y a des temples d'anciens dieux, comme à Palmyre. Mais Palmyre, c'est le désert, n'est-ce pas ?

— Oui, ma petite, dit gravement Walter, c'est le désert.

Elle aussi, elle avait mis ses coudes sur la table. Ses doigts disparaissaient dans ses cheveux roux. Ses yeux étaient fixes. Autour de nous, les gens étaient trop occupés du bruit qu'ils faisaient pour prêter attention à notre trio étrange.

— Ah ! fit Maroussia, si j'étais libre de plaquer mon travail, moi aussi, je serais heureuse de m'en aller là-bas... là-bas.

J'avais saisi le bras de Walter, je lui parlais à l'oreille.

— Veux-tu que j'envoie tout promener ? lui dis-je d'une voix rauque.



Il tressaillit. Il me regarda.

— Et ton mariage ?

Je baissai la tête.

— Il ne faut pas parler ainsi en l'air, dit-il douloureusement.

Il avait tiré sa montre.

— Trois heures du matin. Assez de stupidités comme ça. Allons-nous-en.

Sur la terrasse de l'hôtel Bassoul, le jour naissait, découvrant les étages du Liban qui se superposaient au-dessus de la mer lisse.

— Tu m'écriras ?

— Je t'écrirai.

— Une minute encore, dis-je, cherchant désespérément un sujet quelconque me permettant de retarder l'instant où nous allions nous séparer.

— Qu'y a-t-il ?

— La mitrailleuse du deuxième peloton ? Elle était en mauvais état lorsque j'ai été évacué.

— D'Hollonne l'a signalé quand le peloton est passé à Deir-*ez-Zor*. On nous a promis de la remplacer.

— Et les hommes du premier peloton, est-ce qu'ils ont eu les effets de treillis que j'avais demandés ?

— Ils les ont eus.

Walter avait sonné à la porte. On entendit les pas du serviteur qui venait ouvrir.



— Où, quand nous reverrons-nous, maintenant ? murmura-t-il.

... Où, quand ? Ah ! si, en cette minute, nous avions pu le prévoir tous deux... Quelle horreur !



Je ne me réveillai que vers une heure de l'après-midi. J'eus juste le temps de faire quelques courses et de passer chez le colonel Hennequin. Je quittai Michelle vers six heures et demie et me trouvai à sept heures devant la maison d'Hobson. Deux automobiles stationnaient dans la ruelle, la sienne et une autre.

Un jeune domestique hindou, coiffé d'un énorme turban blanc, comme on n'en voit plus que dans les divertissements de Molière, vint m'ouvrir. Il m'introduisit dans un boudoir très capitonné de tapis. Une petite table de Damas supportait un plateau sur lequel il y avait des cigarettes, du whisky.

Après vingt minutes d'attente, je me crus autorisé à faire usage de ces biens. Je me souvins alors brusquement que ce n'était pas à sept heures, mais à huit, qu'Hobson m'avait donné rendez-vous.

Il n'était peut-être pas encore rentré.

C'était pourtant sa voix qu'il me semblait distinguer dans le bourdonnement qui me parvenait à travers les murailles. Mais le son était très



assourdi par les tapis employés comme tentures.

A un moment donné, les voix s'étaient élevées, un éclat de rire ayant retenti, je n'eus plus de doute. C'était la voix d'Hobson, l'autre voix était une voix de femme. Peut-être, une des jeunes dames en rose rencontrées la veille.

Bientôt, le bruit des voix fit place au ronflement du moteur d'une automobile qu'on mettait en marche. L'unique fenêtre du boudoir donnait sur un jardin intérieur. Je ne pus rien voir.

Au même instant, la porte s'ouvrit. Hobson vint à moi la main tendue.

— Je m'excuse...

— C'est moi qui m'excuse. J'étais en avance d'une heure.

Dans le vaste cabinet de travail où il venait de me faire entrer, une curieuse odeur, qu'on eût dit d'ambre et de vanille, traînait.

Hobson ouvrit les fenêtres.

— Je n'ai pas, j'espère, été la cause du départ prématuré de votre visiteur ? dis-je en souriant.

Il sourit aussi.

— Pas le moins du monde.

Et il mit la conversation sur un autre sujet.